Marseille, une histoire universelle ?

Jérémy Beschon

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/2675>

DOI : 10.4000/hommesmigrations.2675

ISSN : 2262-3353

Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2013

Pagination : 146-150

ISBN : 978-2-919040-24-7

ISSN : 1142-852X

Référence électronique

Jérémy Beschon, « Marseille, une histoire universelle ? », *Hommes & migrations* [En ligne], 1304 | 2013, mis en ligne le 20 mars 2014, consulté le 21 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/2675> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.2675>

INITIATIVES

MARSEILLE, UNE HISTOIRE UNIVERSELLE ?

JÉRÉMY BESCHON, auteur et metteur en scène au sein du collectif Manifeste Rien.

Le 18 mars 2013, l'association Approches cultures et territoires (ACT) organisait le cycle de rencontres "Des travailleurs coloniaux aux travailleurs immigrés, une histoire en mouvement", et invitait Alèssi Dell'Umbria aux archives départementales des Bouches-du-Rhône suite à l'adaptation théâtrale de son livre, *Histoire universelle de Marseille*, par le collectif Manifeste Rien.

Le collectif Manifeste Rien, compagnie de théâtre que je codirige, a au catalogue un répertoire d'œuvres de sciences humaines transposées sur scène : les *Emporte Pièces*¹. Des solos d'environ une heure, interprétés à partir du montage d'un livre. La comédienne, Virginie Aimone, est seule sur un plateau nu où trône un pupitre qui permet de délimiter l'espace scénique et de symboliser le livre originel. Cette distanciation entre l'interprète et l'œuvre n'empêche pas l'incarnation, bien au contraire. La comédienne appuie sa narration sur des archives qui prouvent la rationalité de son récit, mais elle donne aussi vie aux personnages, créant par la variété de son jeu l'illusion d'un autre espace-temps. Elle peut donc, soit porter le texte, soit devenir elle-même le contexte d'une pièce historique où se mêlent différents protagonistes. Une première version de *l'Histoire universelle de Marseille* a été créée en 2009. Mais, lorsque

Tadros Ramzi, de l'association ACT², nous a proposé de jouer cet opus et d'inviter l'auteur à son cycle de rencontres, nous avons décidé de créer une nouvelle adaptation qui, couvrant davantage de périodes du livre, permettrait une meilleure synthèse de celui-ci, un plus large foisonnement de personnages et d'actions épiques, ainsi qu'une réponse culturelle à l'actualité de la ville. Le dynamisme de l'instigateur de la soirée, la renommée de l'auteur et le travail de notre compagnie (donc l'alliance des milieux associatifs, scientifiques et artistiques) ont permis un cadre de transmission populaire à la culture savante. Malgré le silence de la presse, l'événement était attendu, et heureusement le spectacle et le débat furent à la hauteur de cette attente.

Merci de nous laisser la mer

La pièce démarre par un personnage qui retourne dans sa ville et ne reconnaît rien. Les deux plus vieux quartiers de la ville ont été détruits : la Blanquerie, legs de l'époque médiévale démolie dans les années 1930 par la municipalité, aujourd'hui devenu un centre commercial ; et toute la rive nord du Vieux Port, entreprise également plani-

1. Autres créations du collectif Manifeste Rien, voir article "Chacal, la fable de l'exil", in *Hommes & Migrations*, numéro 1300, novembre-décembre 2012, <http://hommesmigrations.revues.org/942>. 2. Approches cultures et territoires est un centre de ressources sur les questions de diversité culturelle, d'ethnicité, d'histoire des migrations, d'éducation et de lutte contre les discriminations.

3. Dans le II^e arrondissement où se trouve le quartier du Panier, le taux de chômage est de 30 %, et le revenu médian mensuel de 816 euros, selon les données de l'Insee en 2010.

fiée par la municipalité et réalisée avec l'aide des nazis durant la Seconde Guerre mondiale. Ces quartiers abritaient la plèbe dont les élites voulaient se débarrasser. Ce qui a échappé à la dynastie, c'est aujourd'hui la société du spectacle qui s'en occupe. Car, au Panier, le seul quartier rescapé du Vieux Port qui ait gardé ses allures de village provençal, le désœuvrement de la population locale³ est maintenant coincé entre le tourisme, avec son effigie nationale *Plus belle la vie*, et la dernière fierté bourgeoise : le MuCEM⁴. Là où l'on trouvait le large en plein centre, donc un lieu de mixité sociale qui permettait de se ressourcer devant l'horizon (ce qui est vite indispensable pour qui habite le centre), siège désormais un cube de béton qui s'est substitué à la digue. Et quand l'on s'étonne que l'entrée dudit musée des Civilisations de l'Europe et de la Méditerranée ne soit pas gratuite (au moins durant l'année 2013 tant attendue, qui a vidé les caisses publiques), l'employée fraîchement sortie d'une école de communication vous rassure en précisant que l'extérieur, lui, n'est pas payant. Merci de nous laisser la mer... Mais jusqu'à quand ?...

Cette introduction du personnage, révolté d'une telle implantation, n'est pas dans le livre qui va de l'an 1000 à l'an 2000. Publié en 2006, Alèssi Dell'Umbria n'a pu commenter cette dernière construction⁵. Mais son analyse de la rénovation urbaine et d'Euroméditerranée nous permet de mieux comprendre les enjeux de son dernier avatar européen : Marseille-Provence capitale 2013. Cette rénovation s'inscrit dans une histoire des luttes des classes urbaines. L'auteur, loin de désapprouver cette seule liberté faite à l'adaptation de son ouvrage, a félicité notre travail. Deux raisons à cela : d'une part, ses recherches ont démontré que la muséification du patrimoine et de la culture pouvait se retourner contre la ville elle-même

avec, par exemple, pour rester dans le quartier du Panier, la réhabilitation de la Vieille Charité, ancien couvent du XVII^e qui abrita les réfugiés du Vieux Port de 1943, avant qu'ils ne soient à nouveau expulsés, accusés de dégrader le lieu, et que celui-ci devienne un lieu de colloques et d'expositions sans aucun lien avec la vie du quartier ; d'autre part, si le livre ne tombe jamais dans l'analogie entre passé et présent, il provoque chez le lecteur une nouvelle perception du présent nourrie du passé.

Le livre crée du sens, aussi banal que cela puisse paraître, et notre territoire en manque. Pourquoi une ville de deux mille six cents ans garde si peu de traces de son histoire ? Pourquoi les enfants d'immigrés (aujourd'hui pour une très grande part algériens) se sentent si fortement attachés à leur ville ? Pourquoi la mauvaise réputation a fait si soudainement place à la mode, au fun touristique et culturel ? Autant de questions et d'affects que ni l'école ni l'industrie du spectacle ne peuvent résoudre.

Au contraire même, on peut être sûr que la culture officielle et le divertissement finiront par détruire toute trace de particularisme si la résistance ne s'organise pas, renvoyant ces questions à l'archaïsme ou à une nostalgie dépassée et déplacée.

Les langues et le pouvoir

“La pierre d'achoppement des revendications minoritaires, sa raison d'être, n'est pas tant un retour nostalgique vers le passé, que la capacité à lire dans cette nostalgie ce qui a été détruit, déformé, exproprié, le prix inutilement payé pour une amélioration des conditions matérielles encore à venir ou pour une modernisation douteuse⁶.” Les

4. Musée des Civilisations de l'Europe et de la Méditerranée, créé au J4 à Marseille, lors de Marseille Provence 2013, capitale européenne de la culture. 5. L'auteur avait néanmoins analysé les plans d'Euroméditerranée, qui prévoyait déjà à cet emplacement la construction du musée. “C'est à de nouvelles spéculations des technocrates de la Datar que l'on doit Euroméditerranée (...). L'État et la Ville sont les partenaires principaux du projet, auquel participent aussi les autres collectivités locales. (...) En réalité, ce projet se ramène à une vaste opération immobilière ciblant des entreprises du secteur tertiaire, la proximité du port servant d'alibi à l'ensemble de l'opération”, in *Histoire universelle de Marseille*, chap. “La dislocation du territoire”, Marseille, Agone, 2006.

INITIATIVES

revendications minoritaires dont parle ici Domenico Canciani sont celles des langues dominées, comme le kabyle en Algérie, le frioulan en Italie, l'occitan en France. Alèssi Dell'Umbria, actif dans le monde associatif et militant, a créé L'Ostau dau País Marselhés, un centre culturel occitan qui donne des cours de langue, accueille les artistes et chercheurs qui travaillent les questions diglossiques et éditent de grands poètes occitans méconnus ou oubliés.

"Se rassembler autour d'une langue et d'une culture, revendiquer un territoire avec ses ressources, voilà qui ne saurait constituer que la phase préliminaire, indispensable à la réalisation d'une identité intégrative. Cependant, s'attarder trop longtemps dans cette première étape sans prévoir et proposer en même temps des formes de participation, d'autogestion et de démocratie risque de cantonner les minorités dans les limites d'une identité sectaire et stérile. Les langues et les cultures minorées n'auraient aucune chance de sortir de leur état, ni, en définitive, aucun avenir, si leur revendication ne s'accompagne pas d'une nouvelle distribution du pouvoir économique et politique en faveur des communautés qui parlent ces langues et s'identifient à ces cultures. En bref, c'est l'organisation politique et juridique actuelle de l'État-nation avec sa conception de la souveraineté niant toute forme d'autonomie, qui demande à être remise en question?"

C'est bien cette entreprise d'analyse critique que propose le livre, puisque l'on y découvre l'histoire de la ville bien sûr, mais surtout les rapports contradictoires de celle-ci avec la lente construction de l'État puis de l'État-nation. C'est cette opposition entre une vision vue d'en haut, celle de l'État (aujourd'hui celle des aménageurs de territoire), et une vision vue d'en bas, celle de la commune, que nous avons portée sur

scène. C'est en quelque sorte l'envers des livres d'histoire que la comédienne a livré : à Charles d'Anjou (futur Charles I^{er}), qui prend le prétexte de l'hérésie cathare pour s'assurer l'appui de l'Église de Rome, annexer les terres occitanes et étrangler une civilisation où s'était développée pour la première fois en Europe une culture savante et laïque (car les chevaliers troubadours écrivaient et rimaient en provençal et non en latin), s'oppose la république de Marseille, une organisation religieuse quant à sa forme, mais politique quant à son but, avec le corps des cent chefs de métiers dont la logique limitait toute concentration du pouvoir ; à Henri de Navarre (futur Henri IV), qui se sert de l'affaiblissement du pouvoir royal et des différentes ligues du Midi pour asseoir son autorité, s'oppose la république de Charles de Calzaux qui renoue avec le système mis en place par les cent chefs de métiers et qui, entre autres mesures, fit déplacer l'imprimerie de Aix à Marseille pour éditer en provençal le premier livre jamais publié à Marseille, et qui fit distribuer les denrées premières à bas prix pour que les accapareurs n'imposent plus leur loi sur le marché ; à Louis XIV qui, lors de l'agrandissement de la ville, demande à Nicolas Arnoul, alors à la tête de l'arsenal des galères, d'imposer un plan de la ville en îlots réguliers et angles droits qui séparera les élites locales de la plèbe, s'opposent les conceptions baroques de Pierre Puget, artiste de souche plébéienne, nommé architecte de la ville par les échevins marseillais.

Cette opposition entre un royaume centralisateur et la volonté d'indépendance de la cité resurgit de siècle en siècle grâce aux mouvements populaires jusqu'à la Révolution française. Révolution qui place Marseille dans une position singulière. D'abord célébrée par les jacobins

6. Doménico Canciani, dipartimento di Studi Internazionali, Università di Padova "Une science et une politique pour Babel", revue *Awal. Cahiers d'études berbères*, n° 5, Alger, 1989.

comme une ville “*porteuse d'exemple*”, puis qualifiée d’*“incurable”*, jusqu’à devenir, en 1794, la Ville sans nom... “*Incontrôlable, Marseille se voyait désormais innommable !*” Une nouvelle forme politique transcendante était née : l’État-nation. L’étranger était maintenant celui d’un autre État, alors que jusque-là les autorités municipales pouvaient reconnaître citoyens de Marseille des personnes qui n’étaient pas françaises. “*La frontière incarnait désormais une ligne de rivalité entre des États en guerre.*” Et les chasses aux Italiens du XIX^e aux autres lynchages d’immigrés en Provence et en Camargue marquent ce constat. L’originalité de cette approche est de synthétiser les travaux jusque-là divisés en disciplines et sous-disciplines (histoire, économie, urbanisme...), et d’appréhender la colonisation intérieure et extérieure dans un même élan expansionniste. Se servant d’un territoire pour conquérir l’autre : Marseille ville coloniale ; Marseille ville d’indigènes, ville d’immigrés. La dernière annexion en date est celle faite par l’urbanisme et les aménageurs de territoire afin d’accomplir la ségrégation urbaine créée par le capitalisme moderne.

Une ville nouvelle

“*Il faut nous débarrasser de la moitié des habitants de la ville. Le cœur de la ville mérite autre chose*”, déclarait Claude Vallette en 2003, adjoint au maire délégué à l’urbanisme. Après les destructions des années 1930 et de 1943, le plan de développement urbain (PUD), puis la procédure du périmètre de rénovation immobilière (PRI) ont facilité l’acquisition de biens immobiliers aux investisseurs privés avec des garanties exorbitantes, alors que l’accès aux logements rénovés à des immigrés installés depuis trente ou qua-

rante ans s’est vu refuser. Cela après avoir laissé le parc d’aménagement du centre se dégrader. Dans les années 1990, les élus voulaient (encore !) raser le quartier de Belsunce, où l’on trouve des immeubles du XVII^e bâtis lors de l’agrandissement de Marseille, aujourd’hui habités en grande partie par les immigrés algériens et nord-africains. Là où la municipalité n’a pas réussi à finir le travail, Euroméditerranée espère parachever l’entreprise de nettoyage sur le littoral marseillais, et créer de l’emploi en détruisant l’emploi. Par exemple, fermer des entreprises en vue de construire des bureaux dont on ne sait ni qui viendra les occuper, ni quand, ni comment. “*Employer la logique contre la logique*”, disait Georges Orwell. D’un côté, on prône la mixité et les cultures populaires quand il s’agit de devenir la capitale culturelle et, de l’autre, on détruit tout ce qui permettait l’autonomie, la rencontre, l’entraide et l’expression des classes dominées. Éloigner les pauvres du centre vers la périphérie : vers l’isolement, les rocades, le béton, et les centres commerciaux.

L’auteur souhaitait que son livre “*revienne à l’oralité*”. Il a d’ailleurs introduit le débat sur l’origine de la tradition orale de l’Histoire chez les Grecs, la remémoration, qui se manifestait par des aèdes, des rapsodes ou bien simplement des veillées nocturnes. Le premier contact de Dell’Umbria avec l’histoire de sa ville fut, quand il était enfant dans les années 1960, les récits des différents exils. Les Arméniens fuyant le génocide de 1915, les pieds-noirs en 1962, les expulsés du Vieux Port en 1943, ainsi que les déportation à Fréjus et les camps de la mort. “*Cela donnait l’image d’une ville passablement frappée par le malheur. Sans parler des immigrés algériens, qui n’avaient pas vraiment droit à la parole à cette époque.*” Au-delà de ces histoires singulières et des catégorisations scientifiques, il s’est demandé “*ce qui pouvait construire une rationalité globale de tous*

INITIATIVES

ces faits isolés. Comment dégager une vision unitaire de la ville ? La réponse est ce livre, fruit de treize années de recherches, qui n'aurait sans doute jamais vu le jour sans le travail des éditions Agone. Alèssi Dell'Umbria ne se considère ni comme un écrivain ni comme un historien. Pourtant, le livre s'impose peu à peu comme une référence chez les étudiants en histoire, en urbanisme, en anthropologie.

Il est aussi un outil politique éclairant l'alliance de la planification bureaucratique et de la spéculation immobilière qui a récemment abouti, par exemple, à l'expulsion des habitants de la rue de la République bordant le Panier. Cette artère haussmannienne, habitée de trop de pauvres, a

été expurgée. Les façades ravalées lient maintenant le quartier d'affaires de la Joliette au Vieux Port disneylandisé. Aujourd'hui, l'entreprise de nettoyage se poursuit vers le nord, vers le quartier des Crottes notamment connu pour son marché aux puces. Le collectif On se laisse pas faire, venu participer à la soirée, se bat quotidiennement contre l'expropriation que génère ce plan de rénovation urbaine. Le témoignage de sa lutte face à Euroméditerranée s'est vu replacer dans une continuité historique. C'est celle-ci qui permet de faire de ces militants les nouveaux représentants d'une résistance que les Marseillais, comme les autres habitants du monde, doivent alimenter sous peine de disparaître. ■